

CHI Zijian

À LA CIME
DES MONTAGNES

Roman traduit du chinois
par Yvonne André et Stéphane Lévêque



Éditions Picquier

Le sabre tueur de chevaux

Quand les bêtes apercevaient Xin Qiza, le boucher du bourg de Longzhan, elles savaient bien qu'elles ne verraient pas le soleil se coucher ; elles prenaient peur, bien que l'objet coincé à sa ceinture ne fût pas un couteau, mais sa pipe préférée.

Par beau temps, hiver comme été, Xin Qiza n'avait pas besoin d'allumettes pour fumer. Dans ses poches de pantalon, il gardait d'un côté une lentille convexe et de l'autre un paquet d'écorce de bouleau. Quand il voulait allumer sa pipe, il commençait par sortir sa lentille qu'il tournait vers le soleil pour faire converger les rayons, comme la foule accourt au marché, de façon à produire une étincelle ; puis il prenait dans son autre poche un morceau d'écorce de bouleau, fin comme une feuille de papier, qu'il approchait de la lentille pour l'enflammer et allumer ainsi sa pipe. Bien sûr, il n'était pas très facile de prendre le feu du ciel ; au grand soleil d'été, la lentille déroba le feu en un clin d'œil, mais au cœur de l'hiver, quand la bise soufflait, le soleil manquait de vigueur et le feu se faisait longtemps attendre. Pourtant, Xin Qiza ne s'impatientait pas : il disait qu'une pipe allumée au feu du soleil avait une saveur particulière et que ça

valait bien la peine d'attendre. Cette lentille qu'il avait toujours sur lui était un vrai valet de ferme corvéable à merci, toujours à ses ordres.

En plus de sa pipe et de sa lentille, Xin Qiza possédait un jeu de couteaux auxquels il tenait; c'étaient les outils de travail qui lui permettaient de gagner sa vie. Comment aurait-il pu ne pas les aimer? Il les aimait autant que les animaux les haïssaient. Il était boucher à Longzhan depuis plusieurs dizaines d'années, et l'odeur du sang dont il était imprégné était, pour les bêtes au flair subtil, comme une rivière de mort qui coulait en secret, odeur qui ne leur était que trop familière. C'est pourquoi, lorsqu'il se rendait au bord de la rivière, les vaches et les moutons qui broutaient sur la rive levaient les sabots pour s'éloigner aussitôt, même si l'herbe y était grasse à souhait; quand il passait dans les rues et les ruelles, les cochons qui se chauffaient au soleil rampaient à plat ventre, tout tremblants; certains pissaient même sous eux; quand les chiens des voisins le croisaient, s'ils ne filaient pas, tête basse, chercher protection près de leur maître, ils s'approchaient pour s'attirer ses faveurs et lui léchaient les souliers, comme pour obtenir la vie sauve. Xin Qiza ne mettait pas de chaussures en cuir, mais s'il en avait porté, il n'aurait pas eu besoin de les broser.

Il ne tuait ni ne mangeait de volailles. Il disait que c'étaient des créatures débiles et sans force; y porter la main ou la dent eût été trop cruel, c'est pourquoi les poulets, canards et oies de Longzhan ne faisaient pas cas de lui. Quand les poules le voyaient, elles continuaient à déambuler à leur rythme; les canards osaient même le côtoyer en battant des ailes; quant aux oies, telles des princesses, si elles remarquaient quelque déchet de

viande accroché à son pantalon quand elles cherchaient leur pitance, elles n'hésitaient pas à tendre leur long cou pour s'en emparer et le manger.

Xin Qiza avait une batterie de couteaux de boucher : pour saigner les cochons, tuer les vaches, sacrifier les moutons, couteau à désosser, couteau à racler les poils, couteau à découper les quartiers de bœuf, de différentes formes et de toutes tailles, parfaitement affûtés. Il les chérissait, c'était toujours lui qui les aiguisait. Sa longue pierre grise à aiguiser était installée à l'angle nord-ouest de l'abattoir, comme une énorme pierre à encre. Quand il affûtait ses couteaux, il plaçait un petit banc repose-pieds sur la pierre et s'installait dessus à califourchon, tel un dresseur de cheval.

Ces couteaux de fabrication artisanale sortaient tous des mains de Wang le forgeron. Wang était toujours en vie mais il y avait longtemps que sa forge était éteinte. Avaient disparu en même temps qu'elle la coopérative d'approvisionnement et de vente, de même que le système de rétribution en nature, la boutique de céréales, celle du cardeur de coton et celle du réparateur de faïence et de porcelaine. Tous ces commerces avaient assuré la célébrité du bourg de Longzhan trente ans plus tôt.

Il fallait que ses couteaux mangent et boivent, et qu'ils dorment, avait coutume de dire Xin Qiza. Que mangeaient-ils ? D'après lui, ils préféraient la graisse des animaux, qui les rendait encore plus tranchants ; mais s'ils restaient longtemps inutilisés, la faim les faisait rouiller. Quand les couteaux dormaient, il leur fallait, comme pour les hommes, une couverture légère pour les protéger de l'humidité tout en les laissant respirer, sans quoi ils auraient étouffé. Quand il s'était servi de

ses couteaux, après les avoir nettoyés, il les alignait sur la table en bois de pin sous la fenêtre sud de son petit abattoir et les recouvrait d'une toile blanche graisseuse. Le clair de lune entrant par la fenêtre éclairait les lames à travers le linge blanc, et aux yeux de Xin Qiza, la lune était un lubrifiant de choix pour ses couteaux.

Il y avait deux couteaux auxquels Xin Qiza n'avait pas touché ces dernières années. L'un était le couteau pour saigner les porcs, long de sept pouces, et l'autre était le sabre tueur de chevaux. Au début, quand il tuait un cochon de quatre-vingts à cent livres, il maniait adroitement son couteau de sept pouces. Par la suite, malgré l'élevage biologique, il y avait dans la nourriture du commerce toutes sortes d'additifs et un cochon pouvait atteindre au minimum deux cents livres ; pour le tuer, un couteau de sept pouces n'était clairement pas assez long. Pour faire forger un couteau de neuf pouces, il n'avait pas regardé à la dépense : il avait offert à Wang le forgeron une caisse d'alcool de sorgho pour qu'il rouvre sa forge abandonnée et relance le fourneau. Les forces du forgeron déclinaient et il haletait comme un bœuf en manœuvrant le soufflet. Quand il martela sur l'enclume la lame rougie au feu, son bras qui levait le marteau tremblait comme un arbre dans la tempête. Par chance, il n'avait rien perdu de son talent, il maîtrisait parfaitement la trempe du métal et le retour au feu, si bien que ce couteau de neuf pouces parfait d'épaisseur et de forme, brillait comme neige, avec une pointe et une courbe du tranchant incomparables. Cela ajouta une page à la gloire du forgeron. Quand Xin Qiza eut la lame en main, il y incrusta un manche de chêne et demanda à Dame Brodeuse de le graver.

Toutes les gravures des manches de couteau, prévues pour qu'ils ne glissent pas dans la main, étaient l'œuvre de Brodeuse, et naturellement le couteau de neuf pouces ne pouvait y faire exception. Pour ce faire, il offrit à Brodeuse deux livres de viande séchée de sa fabrication et un paquet de thé au jasmin. Sa viande séchée était excellente, mais connue pour être coriace. Malgré son âge, Brodeuse avait les dents d'un brave qui s'élance à l'assaut ; elle pouvait la mâcher. Elle ne profita pas de ces cadeaux sans contrepartie, car elle grava sur le manche deux aigles en vol. Les ailes robustes des rapaces ajoutèrent au manche des veines à la fois fines et profondes, belles et résistantes. Quand le couteau de neuf pouces vit le jour, celui de sept pouces resta aligné avec les autres sur la table, mais il cessa de servir.

L'autre lame inutilisée était le sabre tueur de chevaux. Il n'était pas dans l'abattoir, mais accroché au mur de la salle dans la maison de Xin Qiza. Dans l'ancien temps, disait Wang le forgeron, c'était l'arme des fantassins et des cavaliers, une arme faite pour tuer les hommes mais, malgré son nom, pas les chevaux. C'est pourquoi, lorsque Xin Qiza lui avait demandé de lui forger ce sabre, il s'y était refusé en disant que l'arme attirerait le mauvais sort. Mais il n'avait pas réussi à dissuader le boucher qui revenait toujours à la charge ; à force de banquets, Wang finit par consentir à lui forger le sabre. Il avait la forme d'une épée, large d'un empan et long d'un mètre, et sur sa poignée en frêne étaient gravés des prodiges célestes, éclairs et arcs-en-ciel. Pour en tester le tranchant, Xin Qiza et le forgeron l'avaient emporté dans la forêt pour décapiter un buisson de tamaris de printemps. Le temps de brandir et d'abattre l'arme, le buisson fut fauché net à mi-hauteur et se déploya sur

le sol, tels les nuages roses du couchant. Xin Qiza polit la lame qui étincela comme neige et suspendit le sabre chez lui au mur de la salle. Ce mur s'en trouva illuminé comme par un clair de lune éternel. Il disait que tous ses couteaux étaient tachés de sang, mais qu'il voulait en posséder un d'une parfaite propreté, sans quoi il n'aurait pas dormi tranquille.

Ce sabre n'avait jamais connu le sang; toutes ces années, il n'avait décimé que des tamaris ou des joncs. Sa lame exhalait une fraîche odeur de plantes, comme un flacon de parfum suspendu dans la maison. Cependant, depuis que Xin Kailiu, le père de Xin Qiza, avait raconté qu'il avait vu un serpent blanc dans la montagne, la femme de Xin Qiza s'opposait à ce qu'il sorte avec le sabre. Elle disait que le serpent blanc était un Immortel ayant atteint le Tao, et que si jamais on le blessait, les Esprits les puniraient et le malheur s'abattrait sur la famille.

Xin Qiza n'aimait pas son père, qui passait aux yeux des habitants de Longzhan pour un froussard craignant la mort et un misérable fabulateur. En revanche, il aimait sa femme, de six ans son aînée, qui n'avait pas la vie facile, toujours à s'inquiéter pour sa famille, son mari et son beau-père. Elle n'avait guère de joies dans la vie, c'est pourquoi il l'écoutait en toutes choses. Comme il ne voulait pas la contrarier, le sabre resta accroché sur l'étagère. Les nuits de lune, quand il se levait et traversait la salle, il ne manquait jamais de le regarder. Le clair de lune qui cheminait sur la lame semblait l'enflammer. Il avait tenté d'en approcher sa pipe, dans l'espoir de l'allumer, mais la lune reflétée sur le sabre avec des grâces de danseuse, ne voulait pas semer le feu et ne s'intéressait pas à lui. Le sabre dont la blancheur se dissimulait

dans la rivière du temps ne blessa jamais le serpent blanc dont Xin Kailiu avait parlé, mais au moment de la fonte des neiges, il fut cause d'un grand malheur!

Tout a commencé lorsque Xin Xinlai, fils adoptif de Xin Qiza est sorti de prison.

Mais avant de parler de Xin Xinlai, on ne peut taire l'histoire compliquée de la famille Xin.

Le nom officiel de Xin Kailiu, tel qu'il apparaissait sur son livret de famille et sa carte d'identité, était Xin Yongku. Il était né dans les années vingt du siècle dernier à Xiaoshan dans la province du Zhejiang, et à l'âge de quatre-vingt-dix ans, il avait toujours bon pied bon œil. L'été, il récoltait des plantes médicinales, l'hiver, il fabriquait du charbon de bois. Il avait toujours bon appétit et il était le doyen des habitants de Longzhan. Sur son histoire, il avait une version différente de celle colportée par les villageois. Dans sa jeunesse, il s'était engagé dans l'Armée unie de résistance antijaponaise du Nord-Est. Ce qui aurait dû être une page glorieuse de son existence était un nuage sombre qui l'avait poursuivi jusqu'à ce jour. Le bruit courait qu'il avait déserté. Il s'en était toujours défendu et se présentait comme un combattant injustement diffamé. Les autres étaient convaincus qu'il avait déserté pour une raison simple : au moment où le Nord-Est avait recouvré son indépendance, il avait épousé une Japonaise. Voilà pourquoi les gens le dénigraient, et leur mépris rejaillissait sur son fils, Xin Qiza. Personne ne l'appelait Xin Yongku, tout le monde l'appelait Xin Kailiu, car dans le dialecte local, *kailiu* signifie « s'enfuir ».

Xin Qiza ne se souvenait guère de sa mère dont on avait perdu la trace lorsqu'il avait six ans. Son plus vif souvenir, c'était son visage blanc, son long cou et son

chignon haut perché sur la tête. L'été, elle se protégeait du soleil avec une ombrelle en papier huilé décorée de fleurs de chrysanthèmes; l'hiver, quand il neigeait, elle aimait se blottir près du feu et dessinait sur un cahier de papier jauni tout en fredonnant un air triste.

Avec sa mère japonaise et son père déserteur, Xin Qiza avait été en butte aux moqueries toute son enfance, et il en avait conçu de la haine envers ses parents. Devenu adulte, quand il avait songé au mariage, il avait posé une seule condition à l'entremetteuse : que la femme ne veuille pas d'enfant, car il ne voulait pas transmettre un sang impur à ses descendants.

La marieuse s'était épuisée en recherches, sans parvenir à trouver une femme qui ne voulait pas procréer. Pourtant le souhait de Xin Qiza s'était largement diffusé dans les villages alentour, et tout le monde admirait son courage.

Il avait vingt-six ans lorsqu'un soir, une fille se présenta à sa porte avec son balluchon.

C'était une grande perche avec deux tresses, un long visage, des sourcils clairsemés, des yeux tombants, un nez épaté et de grosses lèvres rouges. Dans son visage couvert de poussière, seuls les yeux étaient clairs; son corps exhalait une odeur âcre.

Elle déclara à Xin Qiza qu'elle s'appelait Wang Xiuman, venait de Changlin, était âgée de trente-deux ans; laide et sans travail, de famille pauvre, elle n'avait pas trouvé à se marier. Quand elle avait appris que Xin Qiza ne voulait pas d'enfant, elle était allée au dispensaire, à l'insu de ses parents, se faire ligaturer les trompes. Aussitôt remise de l'intervention, voyant sur l'almanach que le jour était faste pour un mariage et qu'il faisait beau, elle était accourue. Xin Qiza comprit

que l'âcre odeur venait de la sueur qui avait imprégné ses vêtements tout au long du chemin. En effet, pour venir à pied de Changlin à Longzhan, il fallait presque une journée.

Sans attendre sa réponse, Xiuman posa son balluchon et alla chercher du bois pour allumer le feu. Il y avait dans la cour deux bouleaux blancs dont les feuilles étaient tombées cet automne. Pour faire prendre le feu, elle ne se servit pas d'écorce de bouleau, mais de feuilles dorées qui jonchaient le sol. Ainsi, dit-elle, économisait-on l'écorce de bouleau tout en nettoyant la cour. Quand les flammes pétillèrent dans le foyer, elle demanda à Xin Qiza ce qu'il voulait manger. Il alla dans la resserre puiser deux bols de farine et lui apporta la cuvette qui servait à pétrir la pâte en disant qu'elle pouvait aussi bien faire des galettes aux pousses d'oignons que des nouilles, suivant ce qu'elle réussissait le mieux. Elle mit un tablier, pétrit la pâte, posa la planche au bord du *kang* dans la chambre, puis elle prit le rouleau pour étendre la pâte et faire les nouilles. Tandis qu'elle maniait le rouleau, ses deux nattes dansaient sur ses épaules en un réjouissant spectacle. Dans la casserole, les nouilles longues, larges et régulières embaumaient et leur mettaient l'eau à la bouche, car elle avait ajouté quelques gouttes d'huile et du chou dans le bouillon de cuisson. Accroupis tous les deux près du foyer, ils en avalèrent un plein bol, à grand renfort de glouglous. Après le repas, la vaisselle terminée, il faisait nuit noire. Lâchant un rot satisfait, Xiuman remplit une cuvette d'eau claire, se débarbouilla, sortit de son balluchon une veste fleurie rouge cerise, l'enfila, puis murmura : « Veux-tu d'une femme comme moi ? » Emu aux larmes, sans prendre le temps d'acquiescer, il la prit dans ses bras et la porta jusqu'à la chaleur du *kang*.

Le lendemain matin, sa toilette terminée, Xiuman dit à Xin Qiza :

« Hier soir, tu m'as dépuclée, je suis ta femme pour la vie ! Il faudra aller informer mes parents, prendre mon carnet de résidence et faire enregistrer notre mariage pour vivre en toute légalité. »

Xin Qiza, qui avait goûté à la douceur de posséder une femme, consentit de bon cœur. Xiuman ajouta : « Tout le monde dit que ton père est un déserteur, que tu le méprises, mais il est vieux et nous sommes jeunes, il faut que j'aie l'appeler respectueusement père. »

L'idée ne lui plaisait guère, mais il l'emmena dans l'arrière-cour où habitait son père.

Quand ils entrèrent, Xin Kailiu était en train de préparer de la bouillie de maïs. Levant la tête, il vit son fils accompagné d'une femme et comprit. Ces dernières années, pour s'acquitter de ses obligations alimentaires, lorsque Xin Qiza lui apportait nourriture et fournitures diverses, il les posait devant sa porte ou les jetait dans la cour. Quand le chien de son père entendait du bruit, il entraînait prévenir son maître comme un serviteur pour qu'il aille récupérer ce que son fils lui apportait.

Quand il fut devant son père, Xin Qiza lui annonça de but en blanc, sans un mot de politesse :

« Cette jeune fille s'appelle Wang Xiuman, elle vient de Changlin, elle s'est fait stériliser pour moi, je dois l'épouser, je viens t'avertir. »

Xiuman, émue par le visage émacié, les cheveux blancs et le regard morne de son beau-père, le salua d'un « père ». Xin Kailiu renifla sans rien dire. En revanche, le chien noir qui se chauffait, blotti près du foyer, s'empressa de se lever, il agita la queue devant Xiuman et lança deux jappements. Xin Kailiu baissa la tête, remua

vigoureusement la bouillie avec la cuillère, soupira, la tapa plusieurs fois sur le bord de la casserole, puis il releva la tête pour observer sa bru. Il la trouva maigre comme un clou, souffreteuse, avec des traits ingrats et fut pris de pitié pour son fils; et à l'idée qu'elle ne pourrait enfanter, sa main qui tenait la cuillère fut agitée d'un tremblement. Xiuman ne se formalisa pas de la froideur de l'accueil. A l'instant où la cuillère échappa à la main tremblante du vieil homme, elle se précipita pour la rattraper, montrant ainsi qu'elle était prête à tenir le ménage de la famille Xin.

Xin Kailiu comprit qu'il devait l'accepter pour belle-fille, il ne pouvait faire autrement. Faisant grise mine, il sortit de son coffre trois cents yuans et des tickets pour sept mètres de coton qu'il lui tendit pour qu'elle se fasse faire un ensemble et s'achète une montre. Il avait gagné cet argent en travaillant aux fours à charbon de bois dans la montagne.

Voyant le visage de Xin Qiza se fermer, elle comprit que si elle acceptait l'argent de son beau-père, l'orage allait éclater et s'abattre sur elle. Elle se hâta de dire qu'elle avait cousu elle-même ses vêtements de noce et qu'avec le soleil et la lune, ces deux horloges célestes, elle n'avait pas besoin de montre, et elle refusa poliment.

La suite prouva qu'elle avait bien fait.

A peine furent-ils sortis de chez son père que Xin Qiza lui dit en tapant du pied: « Si tu avais accepté son argent et ses tickets, je t'aurais coupé la main! »

Wang Xiuman fut si effrayée qu'elle cacha ses mains dans ses manches.

« Il n'y a pas que le soleil et la lune pour donner l'heure, ajouta Xin Qiza, les animaux aussi le font. Le matin, le coq annonce l'aube, à midi c'est le braiement

de l'âne et le soir est annoncé par les meuglements et les bêlements des bêtes rentrant dans les enclos. Il suffit de les écouter pour savoir quelle heure il est. »

Xiuman se hâta d'opiner en disant que soleil et lune étaient les montres célestes et les animaux des montres terrestres. Elle s'en souviendrait.

En partageant la vie de Xin Qiza, Xiuman découvrit que lui aussi était réglé comme une montre. Hiver comme été, il se levait à six heures du matin. Une fois debout, sans même faire sa toilette, il commençait par fumer une pipe en silence devant la fenêtre. Il cultivait lui-même son tabac auquel il ajoutait de la poudre de pavot pour le parfumer. A six heures en hiver, il faisait encore nuit, et quand Xiuman s'éveillait, elle sentait vaguement cette odeur étrange. Elle ne distinguait pas le visage de son mari et, dans son demi-sommeil, elle se figura plus d'une fois que ce parfum venait du ciel. Xin Qiza déjeunait à midi juste. A cette heure-là, son estomac se mettait à gargouiller comme le balancier d'une horloge qui sonne l'heure. Quand il avait travaillé toute la journée, il aimait prendre un bain de pieds chaud, toujours à neuf heures du soir. Aussi ces trois activités, la pipe du matin, le déjeuner de midi et le bain de pieds du soir, rythmaient-elles les journées de Xiuman.

Après leur mariage, Xin Qiza conserva ses deux occupations, son métier de boucher et la culture du tabac pour la vente. Xiuman alla travailler à la brigade de production pour gagner des points-travail. Avec ses parents malades et six frères et sœurs plus jeunes, tout l'argent qui lui revenait lors de la répartition de fin d'année servait à aider sa famille. Mais cela ne suffisait pas et Xin Qiza devait l'aider à assurer leur subsistance. Dès

qu'ils étaient un peu à l'aise, Xiuman rendait visite à sa famille. A l'aller, chargée de paquets grands et petits, un sac de céréales sur l'épaule, portant à la main viande de porc, sucre et légumes séchés, elle était toute guillerette. Mais au retour, elle avait les mains vides et l'air épuisé d'un voyageur détrossé par les bandits. Non seulement elle donnait à sa famille argent et nourriture, mais aussi toute son énergie. Chaque fois qu'elle retournait voir ses parents, elle travaillait comme une bête.

Jamais son mari ne lui avait reproché de prendre soin de sa famille. Il la comprenait, la soutenait et ne l'en aimait que davantage. Mais il l'accompagnait rarement à Changlin, et les rares fois où il y était allé, il en avait été un peu chiffonné. Ses beaux-parents le prenaient pour un bourreau; ils lui battaient froid, le haïssaient et le craignaient. Ils lui gardaient rancune du fait que leur fille s'était fait stériliser pour lui et le lui faisaient bien sentir.

Les deux ans qui suivirent leur mariage, Xiuman ne dit rien mais ses yeux parlaient pour elle. Quand elle croisait des enfants en chemin, elle cherchait à les prendre dans ses bras. Lorsqu'une femme vient d'avoir un enfant, elle accroche une étoffe rouge au linteau de la porte. Si Xiuman passait devant une de ces maisons, elle restait plantée là sans pouvoir s'en aller. Cette étoffe rouge était à l'évidence une flamme de vie et elle en rêvait! Enfin, un jour, elle demanda à Xin Qiza s'ils ne pourraient pas adopter un enfant. Sinon, quand ils partiraient, il n'y aurait pas de descendant pour briser contre terre la cuvette ou brûler la monnaie de papier des funérailles. Xin Qiza réfléchit longuement et, vers minuit, il réveilla Xiuman pour lui dire:

« Ce serait bien d'avoir un enfant à la maison. J'aurais quelqu'un pour me gratouiller le dos quand il me démange. D'accord pour l'adoption ! Mais pas un enfant d'ici, pour éviter qu'à l'âge adulte, apprenant ses origines, il ne retourne vers ses parents biologiques. Nous nous serions donné du mal pour l'élever et nous serions attachés à lui pour rien. »

Xiuman crut rêver en entendant ces paroles. Elle alluma la bougie et la tourna vers son mari :

« C'est toi qui viens de dire ça ?

— Qui veux-tu que ce soit, un revenant ? »

Xiuman souffla la bougie, elle se dévêtit, se glissa sous la couette de son mari et lui offrit le plus beau remerciement qu'une femme puisse donner à un homme.

C'est ainsi que Xin Xinlai arriva dans la famille.

D'où venait-il ? Même son père adoptif l'ignorait. Pendant plusieurs années, Xiuman s'absenta fréquemment pour trouver à adopter un enfant selon leur désir. Le bébé avec lequel elle revint enfin d'un voyage épuisant avait l'air d'un chaton malingre : à un mois, il ne pesait que sept livres. Elle expliqua à son mari que la mère était une jeune instruite de Shanghai qui avait eu l'enfant avec un paysan et qu'elle l'avait abandonné pour pouvoir retourner en ville. Quant au père, on ignorait qui c'était. Elle précisa que les parents du petit ne voudraient jamais le reconnaître. Xin Qiza fut soulagé d'apprendre que les origines de l'enfant ne seraient pas source d'ennuis.

Ils s'occupèrent de lui comme s'ils l'avaient mis au monde. Ils le choyaient de mille façons ; les meilleurs plats et les plus beaux vêtements étaient pour lui.

Xiuman le gâtait trop, il était toujours dans ses bras, si bien qu'à deux ans, il ne marchait pas encore. Dès

l'enfance, il fut fragile et maladif; Xiuman l'emmenait au dispensaire pour des piqûres de fortifiant plusieurs fois par an. Il était bien plus chétif que les enfants de son âge. A l'école, il était malmené par ses camarades et Xiuman lui fit interrompre sa scolarité à trois reprises. Il lui fallut neuf ans au lieu de six pour terminer l'école primaire. Les injures qu'on lui lançait pendant les bagarres lui apprirent que ses parents n'étaient pas ses vrais parents. Dès lors, il devint renfermé et se mit à avoir un comportement bizarre. Quand son père lui demandait de lui gratter le dos, il n'y allait pas de main morte et le griffait jusqu'au sang, le faisant grincer des dents de douleur, si bien qu'il n'osait plus lui demander ce service. Un jour où sa mère l'avait envoyé chercher de la sauce de soja, il vida la bouteille dans le puits, rendant l'eau trouble imbuvable pour les voisins qui accusèrent la famille Xin d'avoir un mauvais fils. En le voyant agir ainsi, ils ne lui confièrent plus la moindre tâche. A seize ans, à la fin de l'école primaire, il jeta livres et cahiers aux ordures, sous prétexte que seuls les diables étudiaient, et fit ses adieux définitifs aux études.

Xinlai devint le plus oisif des habitants de Longzhan, il ne songeait qu'à manger et s'amuser. Son père désespéré dit à sa mère :

« Vu sa conduite, quand nous disparaîtrons, il sera sûrement trop paresseux pour accomplir les rites funéraires! »

Xiuman, incapable d'exprimer son amertume, ne savait que pleurer, disant qu'ils avaient dû contracter une dette à son égard dans une autre vie et que c'était pourquoï eux, ses parents, devaient être ses esclaves.

Non seulement il ne faisait rien, mais il était plein de rancune. Il reprochait à Xin Qiza d'être boucher et de

répandre de mauvaises odeurs dans la maison. Les plats de Xiuman, trop salés, lui irritaient la gorge. Il se plaignait de n'avoir pas été bien nourri dans son enfance, de n'être pas assez grand ; or il mesurait plus d'un mètre soixante-dix, ce qui est une taille acceptable. Il se plaignait aussi d'être laid, d'avoir un visage plat comme une galette, des yeux si petits qu'ils étaient inexistantes, une vilaine bouche en groin de cochon et un nez aussi tordu que le chambranle d'une porte mal entretenue. Quand il exposait ces griefs, Xin Qiza ne s'embarrassait pas de politesses.

« Ton physique disgracieux, ce n'est pas de ma faute. Le responsable, c'est ton père par le sang. Cette mauvaise graine, c'est lui qui l'a semée ! »

Xin Xinlai aurait voulu retrouver ses parents biologiques mais ils étaient aussi invisibles qu'un arc-en-ciel d'antan, disparu depuis longtemps. La seule chose que Xiuman lui avait apprise, c'était que sa mère vivait à Shanghai, elle ne savait rien de plus. Pour Xinlai, l'adoption l'avait arraché à un nid doré pour le jeter dans une chaumière ! Dans son esprit, son père devait être une personnalité, fonctionnaire ou commerçant ; sa mère, une femme élégante et heureuse, une dame riche du Bund de Shanghai. Ce jeune seigneur abandonné aurait dû vivre dans le luxe. Quand il était de mauvaise humeur, il criait qu'il allait partir pour Shanghai chercher ses parents et harcelait Xiuman pour qu'elle lui révèle leur adresse. Comme elle n'avait pas de réponse, il se vengeait sur la vaisselle, jetant les bols par terre, brisant les casseroles, cassant les baguettes ; c'était un vrai démon dans la cuisine. Affligé, Xin Qiza exhortait sa femme à dire à Xinlai tout ce qu'elle savait, pour que ce vaurien retourne d'où il venait. Mais Xiuman ignorait qui étaient ses parents.

Xinlai n'avait que mépris pour Longzhan, ce trou encore plus petit que le cul d'une poule qui n'aurait jamais dû exister. Il le quitta à dix-neuf ans pour aller courir le monde, animé de grandes ambitions. Mais son allure, lorsqu'il revenait chaque année, ne montrait pas de signes de réussite. Habillé comme toujours de vêtements tape-à-l'œil et bon marché, il portait au poignet une imitation de montre en or et un sac de voyage en similicuir ; sa conversation était toujours aussi superficielle ; on ne voyait aucun changement notable, ni en lui ni sur lui. Il avait cependant employé les grands moyens pour changer de look : il s'était fait décolorer les cheveux en blond, arracher les dents jaunies par les antibiotiques et poser des dents en émail d'un blanc éclatant ; il s'était aussi fait refaire son nez tordu. Reste que cela ne lui avait pas apporté plus de considération. A l'âge de vingt et un ans, il fut condamné à trois ans de prison pour avoir cultivé des pavots à opium dans la montagne et pour trafic de drogue. A sa sortie, il s'assagit pour un temps ; il travaillait dans un atelier de fabrication de baguettes de neuf heures du matin à cinq heures du soir. Mais cela ne dura pas : au bout d'un an et demi, il se plaignit que le tri des baguettes lui donnait des vertiges et abandonna son travail. Il fut absent plus d'un an, puis à nouveau condamné à la prison pour avoir fumé en montagne et déclenché un incendie de forêt ; il retrouva pour trois ans l'ordinaire de la prison.

Il sortit de cabane pour la deuxième fois au printemps, quand les arbres emprisonnés par l'hiver, enfin libérés par le vent printanier, se couvraient de verdure toute neuve. Rentré à Longzhan, il déclara à son père nourricier qu'il avait été victime d'une erreur judiciaire, que le monde extérieur ne valait rien et qu'il voulait

rester à Longzhan pour y prospérer. Xin Qiza se figura que le fils prodigue s'était amendé; il lui alluma une cigarette au feu du soleil.

« Tu fais bien, mon petit, lui dit-il. On peut faire son trou partout. Apprends donc à tuer les cochons avec moi. »

Ces dernières années, grâce au bio, la vie des habitants de Longzhan s'était améliorée. Comme Xin Qiza tuait de façon traditionnelle, son petit abattoir avait bénéficié du label « boucherie bio » et son commerce était florissant. Xinlai approchait la trentaine; sans compétence particulière, comme il n'avait pas d'autre débouché, il se résigna à apprendre le métier de boucher. Après leur journée de travail, père et fils se retrouvaient autour de la table pour boire un verre dans la soirée. Dès qu'il avait bu, Xinlai se lamentait sur l'injustice de ses deux peines de prison. La culture de l'opium était interdite, c'est vrai, mais les capsules qu'il vendait aux cabarets et aux auberges, ils s'en servaient comme ingrédient pour les fondues et les ragoûts, et tout le monde faisait cela en douce. Pourquoi donc les usagers n'avaient-ils pas été condamnés, alors que lui on l'avait mis en prison? Dans sa jeunesse, son père avait lui aussi cultivé l'opium, et en plus de le fumer, à l'automne, il en extrayait le latex pour soigner la toux ou les coliques. Même maintenant que c'était interdit par le gouvernement, il en plantait en cachette quelques pieds dans les massifs de fleurs du jardin. De toute façon, les pavots fanent vite et personne ne les remarquait parmi les autres floraisons roses et mauves. Quand le pavot était mûr, il réduisait en poudre la capsule et les graines pour les mélanger à son tabac. Aussi se montrait-il compréhensif envers son fils pour cette condamnation. Quant à la deuxième, d'après

Xinlai, il ne fumait pas dans la forêt et n'était donc pas responsable de l'incendie. Son père lui demanda pourquoi il avait reconnu sa culpabilité. Plein d'amertume, il expliqua :

« Ces types-là, ils me rouaient de coups pendant les interrogatoires et ils m'empêchaient de dormir. Ils ne me donnaient à manger qu'une fois par jour ; j'avais l'estomac dans les talons, j'étais mort de faim. Qui peut supporter ça ? J'ai fini par avouer pour dormir tout mon saoul, avoir trois repas par jour et ne plus être battu. D'ailleurs, ce que je mangeais quand j'étais libre n'était guère meilleur que ce qu'on nous donnait en prison. »

Xin Qiza ne croyait pas plus les déclarations de Xinlai que celles de son père jurant qu'il n'était pas déserteur.

Il n'y avait pas deux mois qu'il travaillait avec son père lorsque Xinlai en eut assez et se prépara à quitter Longzhan. Le jour où il allait se mettre en route, son sac sur le dos, sa mère lavait des boyaux de porc, assise sous le bouleau dans la cour. Xinlai lui annonça que, cette fois, il partait pour Shanghai. Il lui demanda le nom de sa mère, dans l'intention de faire paraître un avis de recherche dans un journal local. Sans lever la tête, Xiuman continua sa tâche. Furieux, Xinlai alla dans la salle décrocher le sabre et se fit menaçant.

« T'en as marre de vivre ? »

— Ce sabre n'a jamais tué d'animal, fit Xiuman ulcérée en relevant la tête, il n'a tranché que des tamaris et de l'herbe. Mourir sous sa lame, ce serait connaître le même sort que les plantes, une mort en beauté ! Hélas ! Tu es de la mauvaise graine, tu n'as rien dans le ventre ! »

A ces mots, Xinlai enragé leva l'arme sur elle avec un hurlement. Ce sabre, inutilisé pendant des années, avait

un tranchant sans pareil. Dans un affreux craquement, la tête de Xiuman fut séparée de son corps. A l'instant où sa pauvre tête roula à terre, elle cherchait encore à se tourner vers Xinlai pour un dernier regard.

Son crime commis, Xinlai tremblait de tous ses membres sous le brûlant soleil de l'après-midi. Il jeta le sabre, alla chercher dans la maison une taie d'oreiller à fleurs bleues dont il couvrit la tête de sa mère adoptive, puis il se lava la figure, changea ses vêtements tachés de sang et prit dans un tiroir plus de deux mille yuans de billets en rouleaux. Il fuma une cigarette, quitta la maison, se rendit à l'atelier de sculpture de stèles où il viola la jeune Neige qu'il avait toujours convoitée, et prit la fuite.

Le viol de Neige détruisait la légende du bourg de Longzhan.